

Dans la capitale austro-hongroise d'avant 1914, les intellectuels juifs sont à l'avant-garde culturelle. Jacques Le Rider en brosse subtilement le portrait

Juifs de la Vienne fin de siècle

ELISABETH ROUDINESCO

Inventée au lendemain de la Grande Guerre, l'expression « Belle Époque », si équivoque soit-elle, désigne une période de l'histoire européenne qui s'étend de 1895 à 1914 et à laquelle Stefan Zweig a consacré dans *Le Monde d'hier* (réédité en 1940) des pages inoubliables. Dans ce monde-là, celui que l'on retrouve sous la plume de Proust, les élites de la bourgeoisie, mêlées aux derniers représentants de l'ancienne aristocratie, préfèrent, au pouvoir politique, la quête de soi, l'espérance en la science et les valeurs de l'art et du libéralisme. Moment unique de passion, de beauté et de frustration qui se transformera en cauchemar sanglant avec la montée des nationalismes.

Eminent germaniste et auteur d'ouvrages de référence sur l'histoire culturelle de l'Allemagne et de l'Autriche, Jacques Le Rider reprend l'expression pour décrire ce que fut cette même attitude chez les juifs viennois de cette période.

A partir de 1850 et pendant trois décennies, les juifs de toute la Mitteleuropa affluèrent à Vienne. L'empire des Habsbourg leur avait accordé les droits de commercer librement. Détachés des servitudes de la religion, ils adoptèrent les idéaux du libéralisme. Puis, autour des années 1873-1890, avec la crise économique et la montée en puissance d'un antisémitisme d'autant plus virulent que les juifs urbanisés étaient devenus invisibles à force d'assimilation, un tournant s'amorça. Les fils des anciens négociants, soutenus par leurs familles, renoncèrent au commerce pour devenir écrivains, journalistes, médecins, musiciens, savants. Ce fut leur « belle époque », subtilement racontée par Le Rider.

Ces juifs-là firent de la Vienne des années 1900 le creuset de toutes les angois-



LES JUIFS VIENNOIS À LA BELLE ÉPOQUE (1867-1914), de Jacques Le Rider, Albin Michel, 354 p., 24 €.

ses d'une classe patricienne habitée par la certitude de son déclin. Convaincus d'être à l'avant-garde d'un rêve non encore réalisé – celle d'une Europe où se dissoudraient les nationalités –, ils firent briller de mille feux les facettes de leur identité introuvable. D'où la recherche permanente d'un futur dont la réalité se projeterait dans le passé : rationalité scientifique et restauration des grands mythes grecs chez Sigmund Freud (psychanalyse), quête d'une terre promise ancestrale capable de rénover l'identité juive chez Nathan Birnbaum et Theodor Herzl (sionisme politique et sionisme culturel) ; fantasme d'une « Vienne rouge » antilibérale chez Victor Adler et Otto Bauer (socialisme) ; adoption d'un idéal de destruction et de reconstruction satirique de la langue allemande chez Karl Kraus ; nostalgie d'une fusion des Lumières françaises et de l'Aufklärung allemande chez Stefan Zweig ; affirmation d'une esthétique romanesque juive et autrichienne chez Arthur Schnitzler ; et enfin élaboration d'un nouveau formalisme musical avec Gustav Mahler et Arnold Schoenberg. Tous ces juifs qui n'étaient plus juifs recherchaient dans les mots, dans l'art, dans la littérature, la face cachée d'une utopie capable de succéder à l'agonie d'un monde dont ils se savaient les principaux acteurs.

Un monde en pleine mutation

A travers ces portraits, Le Rider décrit les variantes les plus complexes de cette identité juive viennoise qui ne cessa de se métamorphoser entre 1873 et 1914 : « Un juif viennois assimilé est autant un Viennois qu'un juif, il est un "homme sans qua-

lités" au sens ironique que Robert Musil donne à cette expression lorsqu'il souligne dans le célèbre chapitre VIII de son livre intitulé *La Cacanica* que chaque individu a au moins neuf caractères : un caractère de classe, un caractère sexuel, un caractère national, un caractère politique, un caractère géographique, un caractère conscient, un inconscient et peut-être même un caractère privé. »

En se pensant juifs dans un monde en pleine mutation, ces intellectuels, qui avaient rejeté les illusions de leurs pères, tentaient ainsi d'échapper au « nouveau code culturel » de l'antisémitisme autrichien, qui les désignait comme une « race » et les contraignait à exister comme une communauté dont ils ne voulaient plus. Chacun à leur manière, ils adoptèrent différentes façons d'être ou de ne plus être juifs : conversion, reniement, haine de soi, suicide, ou au contraire affirmation d'une judéité universelle, déliée de toute appartenance, ou encore retour à l'idéal communautaire.

Dans un bel épilogue, Le Rider évoque les deux morts de cette Vienne juive de la Belle Époque : une première fois après la chute de l'empire des Habsbourg, en 1918, qui la réduisit à une métropole provinciale, puis une seconde, en 1938, lors de l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche par le III^e Reich. A cette date, Freud était encore là pour quelques semaines, dernier vestige de la splendeur d'une ville où l'antisémitisme avait cessé d'être un code culturel pour devenir le vecteur d'une extermination.

Le monde d'hier, cher à Stefan Zweig, était réduit à néant. ■

Sans oublier

Sociologie du porno

Le monde de la pornographie est une grande famille. C'est l'image dans laquelle ses professionnels se confortent ; une façon de nier les violences physiques et psychologiques, la précarité de l'emploi ou encore la fragilité des trajectoires dans un univers dénué de structures protectrices. D'autres préfèrent n'y voir que pur et simple esclavage, s'empêchant du même coup d'en analyser les conditions de productions réelles. L'étude de Mathieu Trachman, qui a choisi de mener l'enquête en sociologue du travail, offre de nouvelles perspectives sur ce sujet débattu. L'un de ses apports concerne les relations de travail et les rapports de domination entre hommes et femmes. Souvent ancien acteur devenu réalisateur, le pornographe typique a développé un rapport riche et spécifique à la sexualité ; c'est un expert du sexe. Malgré leur savoir-faire, les actrices, elles, se voient refuser ce statut et, par conséquent, passent rarement de l'autre côté de la caméra. Or, l'enjeu ne serait pas tant économique que sexuel : avant tout, « le contrôle professionnel est un contrôle de la sexualité des femmes ». Qui va de pair avec un réinvestissement du fantasme hétérosexuel masculin. ■ Julie Clarini

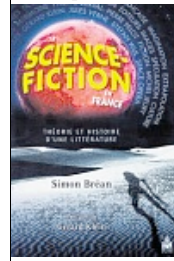
► **Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes**, de Mathieu Trachman, La Découverte, « Genre & sexualité », 292 p., 22 €.

SF, une histoire française

En s'attachant au foisonnement des revues, des collections spécialisées (comme « Anticipation », au Fleuve noir) et des réseaux de fans, Simon Bréan retrace l'histoire d'une littérature d'une prodigieuse vitalité en France, et dont quelques-uns des principaux acteurs s'appellent Francis Carsac, Gérard Klein, Michel Jeury ou Stefan Wul. Mieux encore, cette étude de Simon Bréan montre que, loin de se réduire à des histoires de robot ou de voyage dans l'espace, la science-fiction suppose de la part de son lecteur une attention aiguë à un régime fictionnel particulier, ici nommé « matérialiste » et dont

l'auteur distingue trois modes (extraordinaire, rationnel et spéculatif), correspondant à trois manières de traiter ces formes d'extrapolation : afin de tourner le dos au quotidien, d'établir avec le réel un rapport d'équivalence ou de produire un univers « orthogonal » à notre monde. ■ Jean-Louis Jeannelle

► **La Science-fiction en France. Théorie et histoire d'une littérature**, de Simon Bréan, PUPS, 502 p., 22 €.



Plumes maghrébines

Femmes de milieux relativement aisés, elles ont également en commun le fait d'avoir grandi au Maghreb, d'y vivre pour la majorité d'entre elles et, surtout, d'écrire. Contre vents et marées, voire en cachette. « C'est le fait d'écrire – et non les textes eux-mêmes – qui est objet d'étude », prévient la sociologue Christine Detrez, auteur de cet essai stimulant, qui s'appuie sur les témoignages d'une soixantaine de femmes écrivains, Marocaines et Algériennes. Toutes, loin de là, ne sont pas devenues des femmes de lettres. « *Soupe nécessaire à la perpétuation du système* » patriarcal ou, au contraire, « *travail de sape, allant des marges individuelles à la mobilisation collective* » : les ambivalences de ces résistances de l'ombre sont finement analysées, poursuivant les réflexions engagées, en leur temps, par Christine Planté, Colette Cosnier ou Monique Gadant. ■ Catherine Simon

► **Femmes du Maghreb, une écriture à soi**, de Christine Detrez, La Dispute, 248 p., 16 €.

Extrait

« A la fin du Monde d'hier, Stefan Zweig consacre quelques pages poignantes à représenter la fatale confusion des identités nationales dont les juifs viennois en exil furent les victimes. Dans ses rêves cosmopolites, il s'était naguère imaginé le bonheur d'être "sans nationalité, de n'avoir aucune obligation envers aucun Etat et ainsi d'appartenir indistinctement à tous". Mais depuis la déclaration de guerre, les Autrichiens réfugiés en Angleterre étaient considérés comme des Allemands. Stefan Zweig était devenu un "enemy alien". Pouvait-on imaginer situation plus absurde que celle d'un homme qui, repoussé depuis longtemps d'Allemagne en raison de sa "race" et de sa manière de penser, avait été stigmatisé comme anti-allemand, et qui, en Angleterre, était forcé d'adhérer à une communauté à laquelle, en sa qualité d'Autrichien, il n'avait jamais appartenu ? Dans ces moments de détresse, le juif viennois en errance ne parle plus que d'une patrie : l'Europe. »

LES JUIFS VIENNOIS À LA BELLE ÉPOQUE, PAGES 241-242

L'inlassable lutte contre l'oubli du fascisme à la française

Trente ans et un scandale plus tard, l'historien Zeev Sternhell publie une édition augmentée de « Ni droite ni gauche »

NICOLAS WEILL

Il y a une énigme Sternhell. Pourquoi cet historien des idées, né en 1935 en Pologne, survivant de la Shoah, combattant des guerres d'Israël et militant non moins actif du camp de la paix, s'est-il attaché des décennies durant à démontrer l'existence et la persistance d'un fascisme français *sui generis* ? Un fascisme dont l'heure sonnera avec Vichy qui, pour l'auteur de *Ni droite ni gauche*, représente tout sauf un accident de l'histoire.

A lire cette nouvelle édition, ce livre, qui fit scandale à sa parution en 1983, au Seuil, offre quelques réponses. Certes, la France est un pays dont Zeev Sternhell écrit la langue et qu'il aime. Mais elle n'en a pas moins été à ses yeux, et bien avant la Grande Guerre, le creuset théorique du « socialisme national », lui-même terreau du fascisme.

Cette révolte de longue haleine contre les Lumières, la démocratie et le marxisme, s'y est en effet illustrée par une étrange confluence entre l'Action française royaliste et un « syndicalisme révolutionnaire » socialiste. Maurice Barrès et Georges Sorel précèdent de cette façon la kyrielle des écrivains et publicistes de la collaboration, parfois reclassés en libéraux après-

guerre, au prix de l'effacement intéressé de leur passé (Bertrand de Jouvenel, Alfred Fabre-Luce). A la différence de l'Allemagne d'Hitler ou de l'Italie de Mussolini, disciple de Sorel, les anti-Lumières s'y sont heurtés à une tradition républicaine et libérale issue de 1789. C'est cela qui fait de l'Hexagone le laboratoire par excellence de l'idéologie fasciste.

Plus résistible parce qu'il se heurtait à une démocratie mieux implantée, le fascisme fut pourtant profondément enraciné en France, bien plus qu'on ne l'avait cru ou dit. La thèse prend à contre-pied toute la science politique française qui, à la suite de l'historien René Rémond, a cru dur comme fer à la « théorie des trois droites » (légitimiste, orléaniste et bonapartiste).

Elle excluait qu'il puisse avoir existé un fascisme hexagonal et attribuait la révolution nationale de Vichy aux hasards de la défaite.

Indulgences aroniennes

L'ouvrage a été enrichi et actualisé. Un des morceaux de choix de cette nouvelle mouture en est l'histoire de sa réception mouvementée. Dans une longue annexe est décrit le procès intenté, à la sortie de *Ni droite ni gauche*, par l'écrivain et penseur Bertrand de Jouvenel (1903-1987) à l'auteur, peu soutenu par son propre éditeur, l'historien Michel Winock.

En ces années 1980, François Mitterrand, président de la République de gauche, avait pu glisser

sous le tapis un parcours vichyssois précédant une authentique résistance. Un autre résistant comme Raymond Aron prônait l'oubli dans ses *Mémoires* de 1983.

Que Jouvenel, ex-journaliste, intervieweur d'Hitler en 1936, qui rejoignit le fasciste français Jacques Doriot, ait pu se croire « diffamé » à la révélation tardive des ombres de sa biographie (celle-ci ne comportait, elle, aucun chapitre authentiquement résistant) est tout aussi significatif.

Zeev Sternhell déplore les indulgences d'Aron et des « aroniens » pour ce genre de personnalités, au nom de l'anticommunisme puis d'un certain néoconservatisme. Elles s'exercent même chez Aron pour un ancien nazi non repent

comme le philosophe allemand Carl Schmitt. En 2009, la revue aronienne *Commentaire* de Jean-Claude Casanova édulcorait encore le parcours et la responsabilité morale d'un Alfred Fabre-Luce, pourtant thuriféraire de la « puissance spirituelle d'Adolf Hitler » dans les malheurs des années noires.

Trente ans après, Zeev Sternhell estime que les perspectives nouvelles lui ont finalement donné raison. Raison d'écrire toujours contre l'oubli. ■

► **NI DROITE NI GAUCHE. L'IDÉOLOGIE FASCISTE EN FRANCE, de Zeev Sternhell, Folio « Histoire », nouvelle édition, 1088 p., 14,50 €.**